



Joan Ayrton Linus Bill + Adrien Horni Nelly Haliti Jonas Hermenjat Stéphane Kropf

<i>un avis, une histoire</i> Par Jonas Hermenjat	5
Nelly Haliti	7–14
<i>une référence, une architecture</i> Par Jonas Hermenjat	15
Joan Ayrton	17–24
<i>une sculpture dans le ventre</i> Par Jonas Hermenjat	25
Linus Bill + Adrien Horni	27–34
<i>Les plis dans la couverture</i> Par Fabienne Radi	35–37
Jonas Hermenjat	39–46
<i>la condition du peintre</i> Par Jonas Hermenjat	47
Stéphane Kropf	49–56
<i>la sirène</i> Par Jonas Hermenjat	57
<i>copié, copié, copié</i>	59–66
<i>Une édition</i> Par Hélène Mariéthoz	68–69

La beauté est partout, mais à vouloir la reproduire on ne fait que l'effacer.

une histoire

Il y a de ça quelques années, j'étais dans la région du Gothard, dans ma petite maison. C'était un printemps pluvieux, le torrent qui se trouvait à moins de deux mètres de la bâtisse gonflait dangereusement. La fonte des glaciers associée aux pluies incessantes ne prédisaient rien de bon. Je tentais de me rassurer en accordant ma confiance aux digues de fortune que la commune avait fait construire quinze ans auparavant. C'étaient de gros blocs de béton qui bordaient le lit du torrent. Leur masse offrait une sensation de stabilité qui d'ordinaire suffisait à me calmer. Mais lorsqu'ils commencèrent à se faire chatouiller par une crue ascensionnelle, j'ai senti des frissons.

D'un coup l'atmosphère bucolique de la petite maison dans la montagne s'entache d'un ciel complexe, lourd et friedrichien. Ma fébrilité atteint son comble, lorsque la main ferme d'un policier communal toque sur la porte de la bâtisse. L'agent, encombré par son anorak, me somme de quitter immédiatement les lieux. Au moment où une bourrasque le fait tituber, je prends conscience de la gravité de la situation. Mais je ne peux pas partir ainsi, que vont devenir mes affaires ? Il m'accorde cinq minutes, pas une de plus.

Je rentre précipitamment à l'intérieur et compte ce que je dois sauver. Tandis que tout devient flou et tourbillonnant et que je perds la moitié du temps imparti, je tombe nez à nez avec un tableau de mon grand-père. C'est une peinture à l'huile sur bois représentant une montée à l'alpage en Appenzell. Mon grand-père qui était un bon peintre, généralement adepte de l'aquarelle, avait peint cette poya de manière traditionnelle. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un chef-d'œuvre mais il l'a peinte pour l'anniversaire de sa femme et connaissant son austérité à l'égard de ses proches, cela suffit à m'attendrir. Les quatre vaches représentées portent un collier à cloche avec l'initiale de ma grand-mère et de leurs trois enfants. Le tableau comporte une particularité que je m'amuse souvent à faire repérer à mes amis : il y a quatre vaches, donc seize pattes en théorie. Mais lorsque l'on fait le compte, il y en a dix-sept, donc une de trop. Les bêtes étant proches les unes des autres, dans l'enchevêtrement des pattes, cela passe parfaitement inaperçu. Sur les bords du support en bois sont incrustés les petits ornements dorés que mon grand-père a détachés de sa ceinture appenzelloise. C'est donc sur cet objet que mon attention s'est portée. J'ai chichement préparé mon sac à dos et attaché le cadre aux sangles du sac. Le tableau qui surgissait de mon dos mesurait près de deux mètres de long, et l'agent me regardait avec un soupçon d'amusement. J'avais toutes les peines du monde à m'installer dans son véhicule. Je regardais la maison s'éloigner. Elle semblait tellement vulnérable au milieu du vallon, bousculée par le vil torrent qui serpentait autour d'elle. Je ne pouvais rien faire de mieux que la quitter, mais j'avoue avoir ressenti une grande fierté d'avoir sauvé le tableau que j'accrochai momentanément dans l'abri que la commune avait mis à ma disposition.

Le lendemain matin, le temps s'était calmé. L'agent est venu m'annoncer que le danger était passé, je pouvais rentrer chez moi. Il m'a accompagné, je l'ai remercié avec une tasse de café, puis j'ai raccroché le tableau. A ce moment-là j'ai remarqué que la paroi en bois était plus foncée que l'espace vide dédié à l'œuvre, ce qui confirmait que sans lui, quelque chose manquait.



Nelly Haliti



Oh



Lord,



give



me



another



coffee

Page 7
Oh Lord, 2014
Photographie

Page 8
Stéréoscopie I, 2014
Photographie et texte

Page 9
Stéréoscopie I, 2014
Photographie et texte

Page 10
Stéréoscopie II, 2014
Photographie et texte

Page 11
Stéréoscopie II, 2014
Photographie et texte

Page 12
Stéréoscopie III, 2014
Photographie et texte

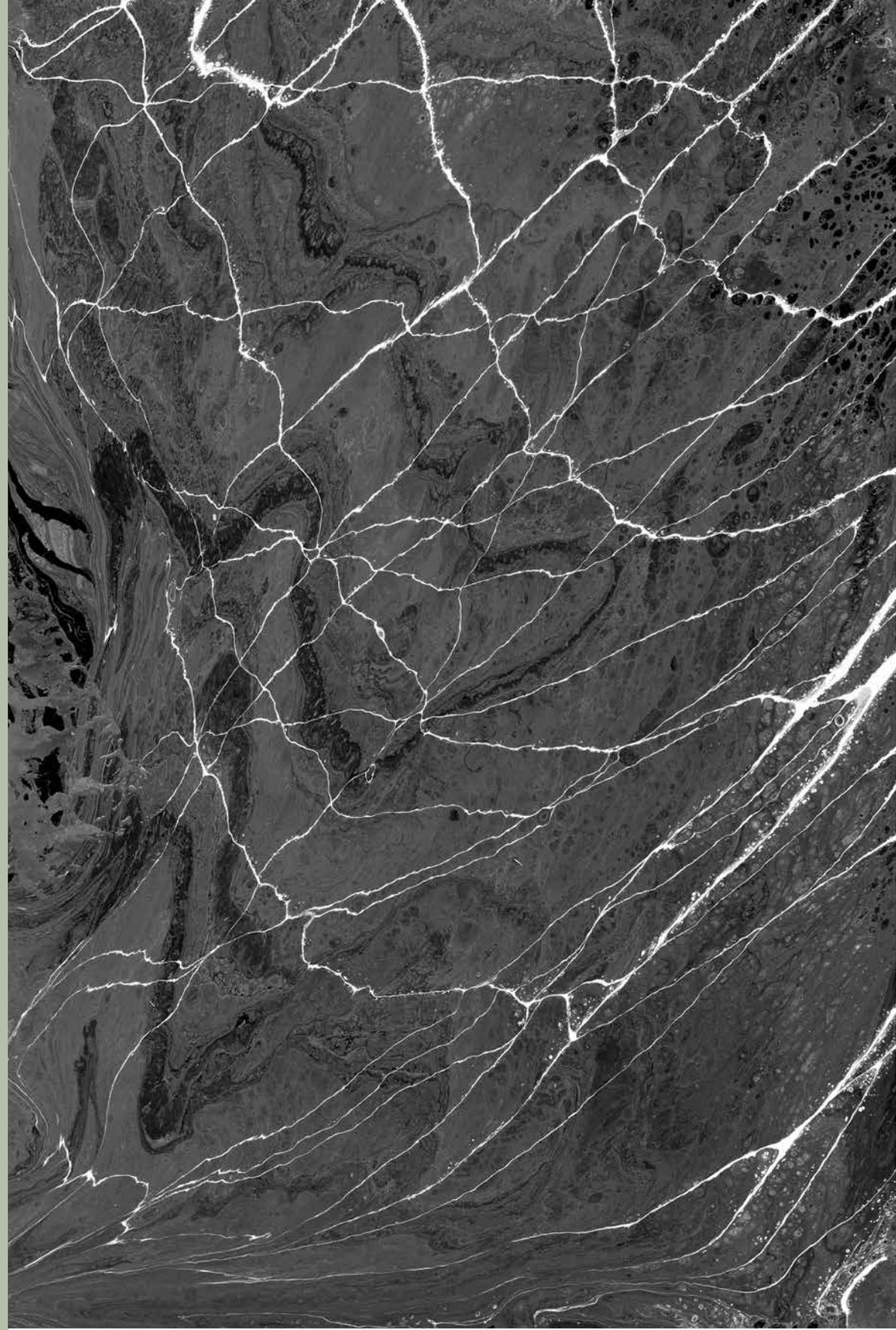
Page 13
Stéréoscopie III, 2014
Photographie et texte

une référence

Ver Sacrum, à nouveau l'art reprend ses droits.

une architecture

Au printemps, je suis attentif aux grands silos de béton, non pas pour leur potentiel pictural, ni pour les nombreuses métaphores iconographiques qu'on leur prête. Ce qui me plaît c'est le goût qu'ils me laissent. Lorsque l'on se trouve sur le toit d'un silo, on aperçoit un ailleurs, un possible. Adossé contre son mur, qui est en quelque sorte le dernier rempart avant l'idée de se projeter ailleurs, j'entrevois enfin un sens. Ayant le rôle de l'aimant qui maintient la logique du cheminement accompli jusqu'ici, le toit se transforme en catapulte pour une destination vierge. Le ciel n'est plus opaque, à présent il est un espace.



Joan Ayrton







Page 17
Série islandaise, 2014
Scan et impression numérique, format variable

Pages 18–19
Ice and Ashes, 2013
Photographie numérique
Courtesy galerie Florence Loewy

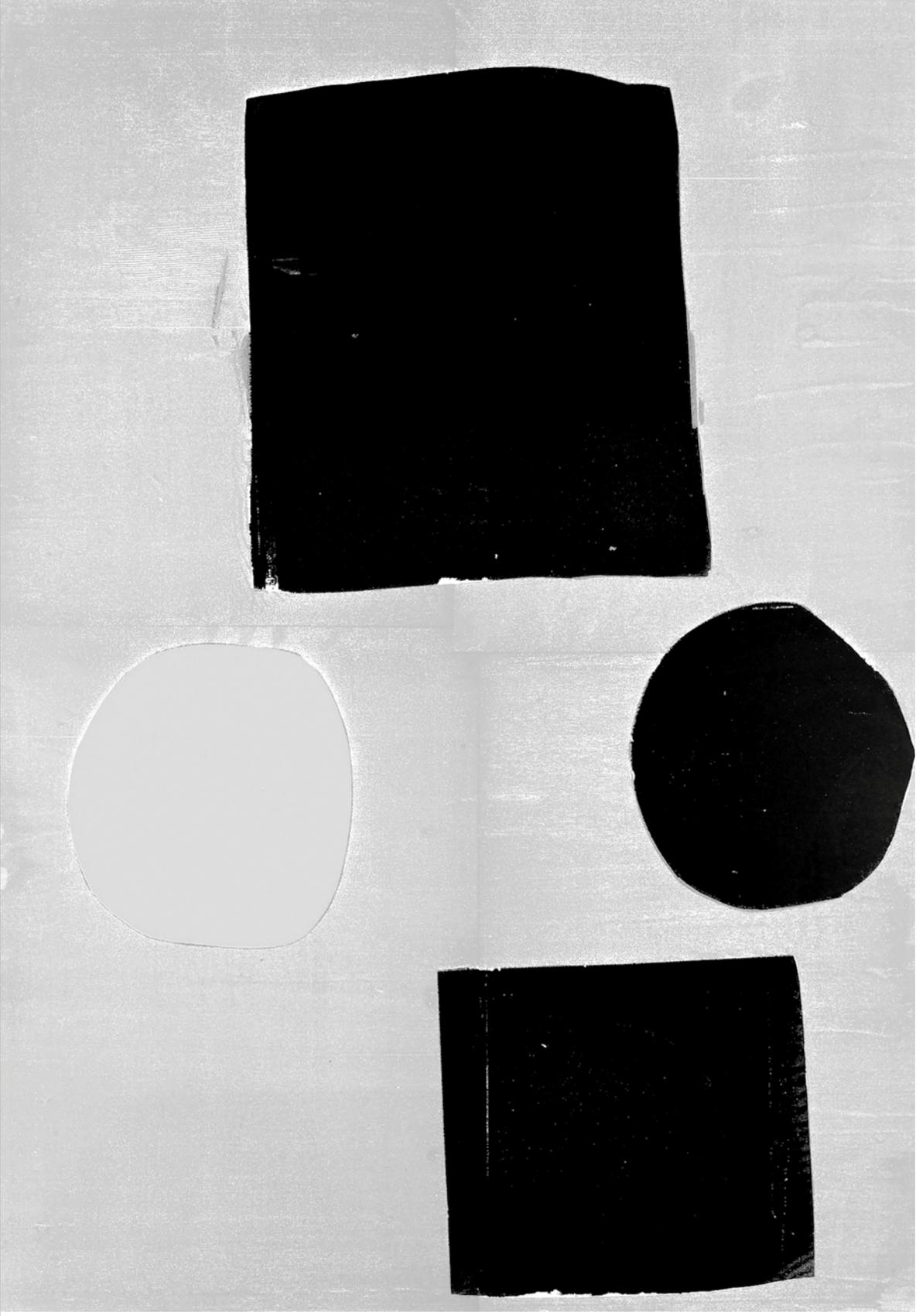
Pages 20–21
Tebopin, 2014
Photographie numérique

Pages 22–23
Série islandaise, 2014
Laque glycérophtalique sur plaque de métal, 9 × 12 cm
Courtesy galerie Florence Loewy

une sculpture dans le ventre

La boule que j'ai dans le ventre est une sculpture malléable. Aussi ludique qu'une décharge de clôture électrique, excitante comme le jeu du foulard, semblable à la saveur d'une vieille pile sur la langue. Aujourd'hui elle se réveille et grandit inexorablement. Façonnée par l'amour, l'envie et la peur, je la devine superbe et turgescente. Mais elle pèse, et contrairement à l'hippocampe qui porte ses œufs, le poids de ma boule au ventre n'est pas soutenu par la densité de l'eau.

J'imagine un cycle d'expositions dédié à cette forme qui serait ponctué par les saisons. Au printemps, cette masse aurait une véritable prétention plastique, un magnifique exemple d'art vulgaire et autoritaire. Le printemps est une saison qui formate nos instincts comme les sculptures intérieures. Je suggère d'exposer cette sculpture plutôt en hiver, sa forme n'en sera que plus fine et subtile.



Linus Bill + Adrien Horni

Linus Bill + Adrien Horni
Sculptures

First Edition, 2012

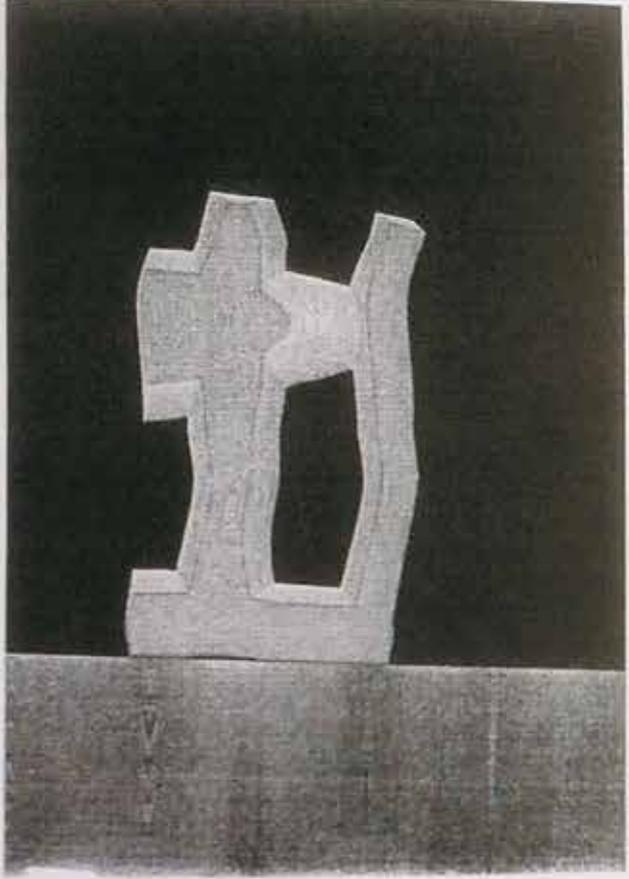
~~Published in conjunction with the exhibition
"Γλυπτά" at Ommu, Athen (GR)~~



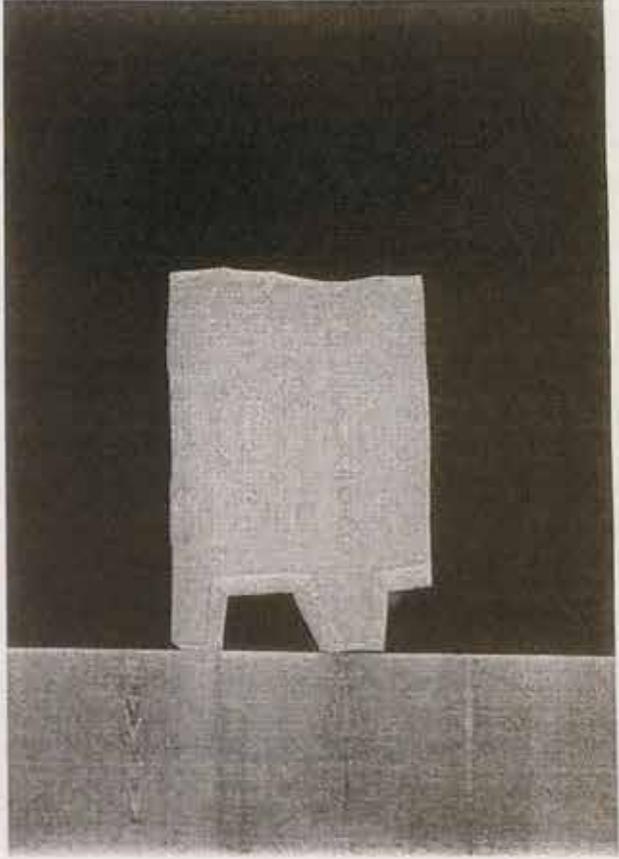
Printed in London (UK)
by Hato Press and Peckham Print Studio

Published by Bronze Age Editions

24



2



3



Page 27
Fundamentals 10, 2012
240 × 170 cm
Acrylique et sérigraphie sur toile

Pages 28–31
Sculptures, 2012
Published by Bronze Age Editions

Pages 32–33
Vue d'atelier, Biel/Bienne, 2014

Les plis dans la couverture
Par Fabienne Radi

Entre 20 et 24 ans j'ai passé beaucoup de temps à regarder des cailloux. J'essayais régulièrement de les casser avec un objet contondant, de les tremper dans de l'acide, de les brûler avec un briquet, de les griffer avec un bout de verre ou même de leur cracher dessus. Ces sévices n'avaient rien à voir avec une quelconque animosité mal placée envers les minéraux mais s'inséraient de façon très banale dans le cadre de mes études en géologie. Traiter ainsi les pierres est un moyen de les identifier et de les classer selon leurs caractères chimiques et structuraux. Ça fait partie de ce qu'on appelle la *pétrographie*.

Le département des Sciences de la Terre de l'université que je fréquentais était situé en périphérie de la ville dans un grand bâtiment fin 19^e tout en molasse. On y trouvait des biologistes au rez-de-chaussée, des géographes au premier étage, des géologues au troisième, et les archives des trois facultés réunies dans les combles. Sur tout le deuxième étage on avait coincé au chausse-pied le Musée d'Histoire naturelle de la Ville, dont le stock gigantesque d'animaux empaillés toutes espèces confondues – de la baleine au colibri en passant par le tapir – semblait déborder par les fenêtres, les portes, les escaliers et jusque dans les WC où quelqu'un avait installé au-dessus de l'essuie-mains une vieille chouette toute tordue qu'un taxidermiste avait dû recoudre avec des gants de boxe, ce qui faisait pousser des cris d'orfraie aux enfants des classes qui venaient visiter le Musée lorsqu'ils devaient aller soulager leur vessie et se retrouvaient face à cette drôle de bestiole au moment de se laver les mains. Pile au milieu du bâtiment, le deuxième étage ressemblait à une espèce d'Arche de Noé pleine d'animaux morts prise en sandwich entre deux couches d'étudiants bien vivants.

Tout ce petit monde se croisait beaucoup dans les escaliers et devant la machine à café située au rez-de-chaussée, juste à côté de l'ascenseur éternellement en panne. J'imagine qu'un employé administratif de l'université avait dû proposer de caser les géologues au dernier étage pour des raisons pratiques: « Quand on passe son temps à crapahuter dans les Alpes comme des chamois pour trouver des filons d'ophiolites, c'est sûr qu'on a les cuisses suffisamment en béton pour se taper trois étages sans ascenseur! » avait dû déclarer en 1923 pour couper court aux tergiversations d'une réunion communale interminable un cadre fatigué d'étudier les différentes possibilités d'affectation du bâtiment. Mais si ça se trouve, il n'y avait même pas d'ascenseur à l'époque.

Les étudiants en géologie transpiraient beaucoup. D'abord ils devaient se farcir ces fichus escaliers plusieurs fois par jour, deux cent seize marches tout de même. Ensuite ils avaient cours dans une salle qui était une véritable étuve. Orienté plein sud avec des fenêtres larges comme des triceratops, équipé de pupitres et de banquettes en bois blond recouverts d'inscriptions plus ou moins salaces taillées au couteau suisse, l'amphi de géologie avait tout d'un sauna, sauf que l'on ne pouvait décemment pas y apprendre la genèse des minéraux à poil avec une serviette sous les fesses, ni aller se rouler dans la neige entre deux dessins de fossiles du Crétacé supérieur. Enfin la panoplie-type de l'étudiant en géologie – chemise à carreaux en flanelle et pantalon en coton épais, tous deux pourvus d'un maximum de poches pour planquer tout un tas de matériel (marteau, loupe, canif, cartes, boussole, carnet de notes), chaussures de marche à semelles profilées pour ne pas déguiller sur les sentiers escarpés et grosses chaussettes en laine tricotées main pour éviter les ampoules – cette tenue donc, aussi unisexe que multi-saisons mais plus difficilement glamour, n'était pas idéale pour supporter des températures dépassant les 20 degrés, ce qui était tout de même le cas une bonne partie de l'année dans cette salle hyper ensoleillée. Bref, le système de sudation des apprentis géologues était soumis à rude épreuve, ceci expliquant peut-être en partie leur penchant pour les bières qu'ils allaient à tout bout de champ chercher au distributeur de boissons trois étages plus bas avant de remonter quatre à quatre les escaliers, augmentant encore le

travail de leurs glandes sudoripares planquées sous les chemises de flanelle et les pantalons en gros coton qui pompaient, pompaient le liquide thermo-régulateur des étudiants. Autant dire que ça fouettait.

C'est dans cette atmosphère assez étouffante que j'ai connu une espèce de syndrome de Stendhal *spécial géologie*. Cette chose s'est passée un jeudi après-midi entre 14 h et 15 h pendant un cours intitulé *Vers un modèle orogénique alpin / Etudiants année 1*. Le professeur ressemblait à un guide de montagne des années 50 dans un bulletin du Club Alpin. Beauté sportive x authenticité locale. Une sorte de Paul Newman avec l'accent vaudois. Il portait en permanence des pantalons knickers en velours côtelé et était père de quatre jeunes enfants turbulents qu'il amenait parfois le mercredi après-midi au secrétariat de géologie, ce qui provoquait les gloussements des secrétaires même pas primipares et les exclamations un peu ridicules des assistants qui essayaient de charmer les bambins à coups de *La petite bête qui monte qui monte qui monte* avec une ammonite toute biscornue, espérant ainsi secrètement s'attirer les bonnes grâces du père qui était aussi le patron du Département.

Le faux guide du Club Alpin roulait dans un vieux Break Volvo rouge bordeaux. Amoureux des roches magmatiques, il avait collé à l'Araldite quelques cristaux sur le tableau de bord juste au-dessus de la boîte à gants. Au début ça faisait toujours sourire les nouveaux étudiants, jusqu'à ce que ceux-ci montent pour la première fois sur le siège passager de la voiture à l'occasion d'une excursion. La perspective de s'écraser la face sur les arêtes aiguisées d'un quartz Gwindel en cas de freinage d'urgence devenait alors une angoisse qui ne les quittait plus de tout le trajet. Monter dans la Volvo équivalait d'autant plus à une roulette russe que le Paul Newman vaudois conduisait comme une savate. Mais il avait d'autres très grandes qualités. Notamment celle de savoir raconter l'histoire de la formation des Alpes d'une manière plutôt incongrue.

Ce fameux jeudi après-midi Paul Newman est arrivé en retard. Quand il est entré dans la salle, il avait une drôle de masse brune sous le bras qui s'est avéré être un lot d'anciennes couvertures militaires de l'armée suisse. Celles avec des bordures surpiquées et deux bandes rouges à croix blanche à chaque extrémité. Aujourd'hui elles coûtent une petite fortune et on les trouve dans les magazines déco les plus chics, jetées avec une négligence très calculée sur des canapés en cuir design. Mais à l'époque personne n'en voulait parce qu'elles étaient lourdes et qu'elles grattaient. Le prof a déplié les couvertures sur la grande table en bois devant le tableau noir en les superposant méticuleusement les unes sur les autres. On aurait dit un plat de lasagnes géant prêt à être enfourné. Puis il a ouvert son sac à dos et en a sorti un grand ciseau de jardinage qu'il a lentement soulevé au-dessus de sa tête.

On a vu alors le charmant Paul Newman se transformer en un Charlton Heston exalté dans le rôle de Moïse brandissant son bâton devant la Mer Rouge. Ses yeux bleus se sont allumés comme des phares dans la nuit tandis que ses grandes mains plongeaient sur les couvertures militaires avec le ciseau. On a compris que celles-ci n'allaient pas être épargnées. Il s'est mis à les froisser, les plisser, les écraser, les découper, les ramasser, les basculer, les entailler, les tordre, les soulever, les étirer, les décaler, les comprimer, les renverser, ceci par tous les bouts et dans tous les sens et de toutes les façons et sans jamais s'arrêter, ça faisait une immense tornade faite de bras et de mains et de cheveux et de chemises à carreaux d'où sortaient des chapelets d'onomatopées entrecoupés de bribes de discours géologiques :

SCRATCH! Remontée de l'asthénosphère et naissance de l'océan alpin! BLAM! Apparition de la croûte océanique et dépôt des sédiments postrift! PLOUF! Subduction de la croûte océanique du côté de la plaque africaine! CRAC! Collision avec plis, failles et nappes de charriage! VLAOUF! Chevauchement pennique crustal juxtaposant les unités internes métamorphiques sur les massifs cristallins externes! PLAF! Formation du sillon molassique périalpin avec affaissement de la croûte!

Et ainsi de suite pendant dix bonnes minutes durant lesquelles nous avons vu trente-quatre millions d'années défiler en accéléré et sept couvertures militaires se transformer en chaînes de montagnes dans une chorégraphie virtuose pour mains et ciseaux. C'était vertigineux et étourdissant et éblouissant et ça s'est gravé dans nos cerveaux à tout jamais. Du moins dans le mien.

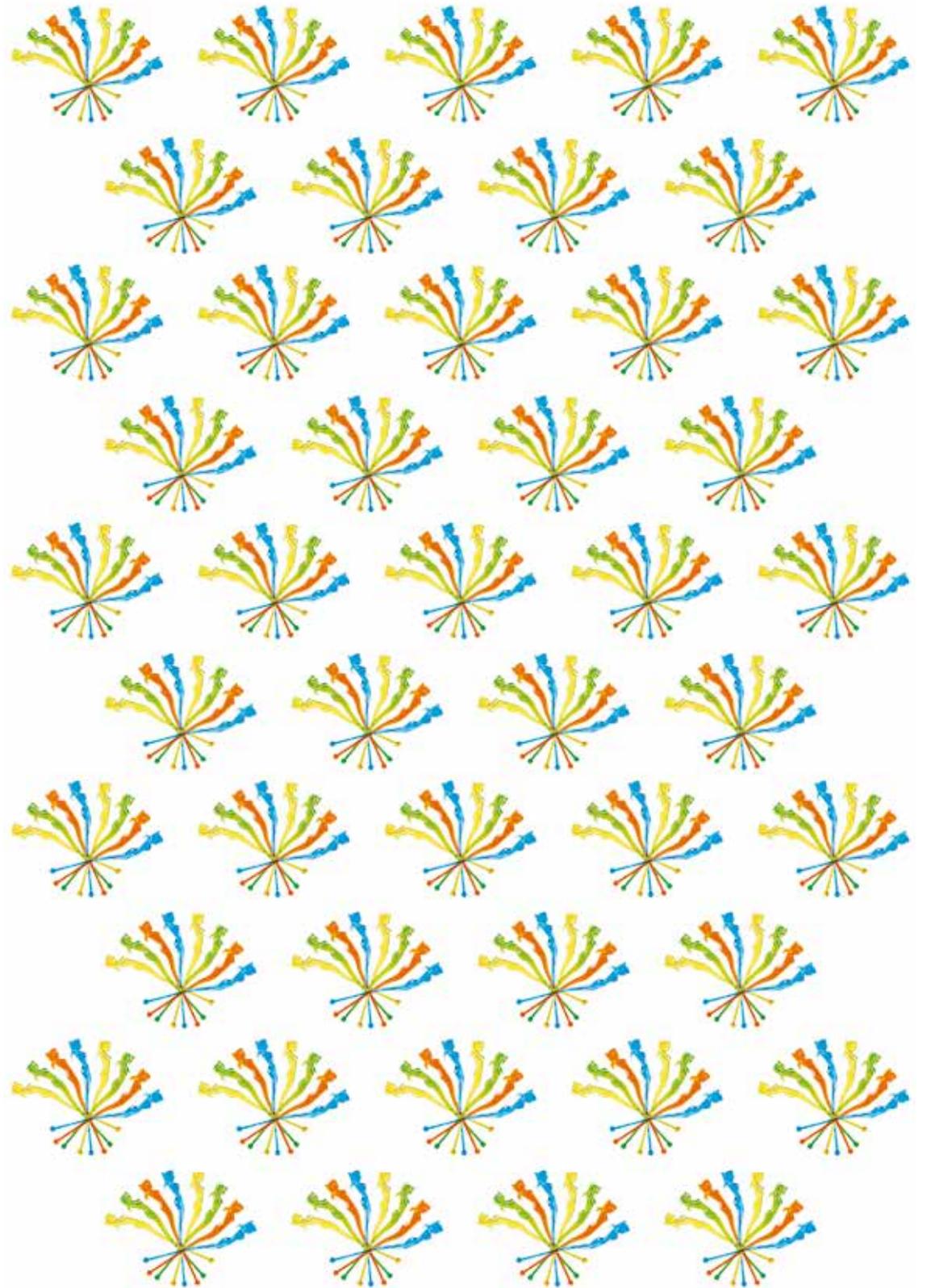
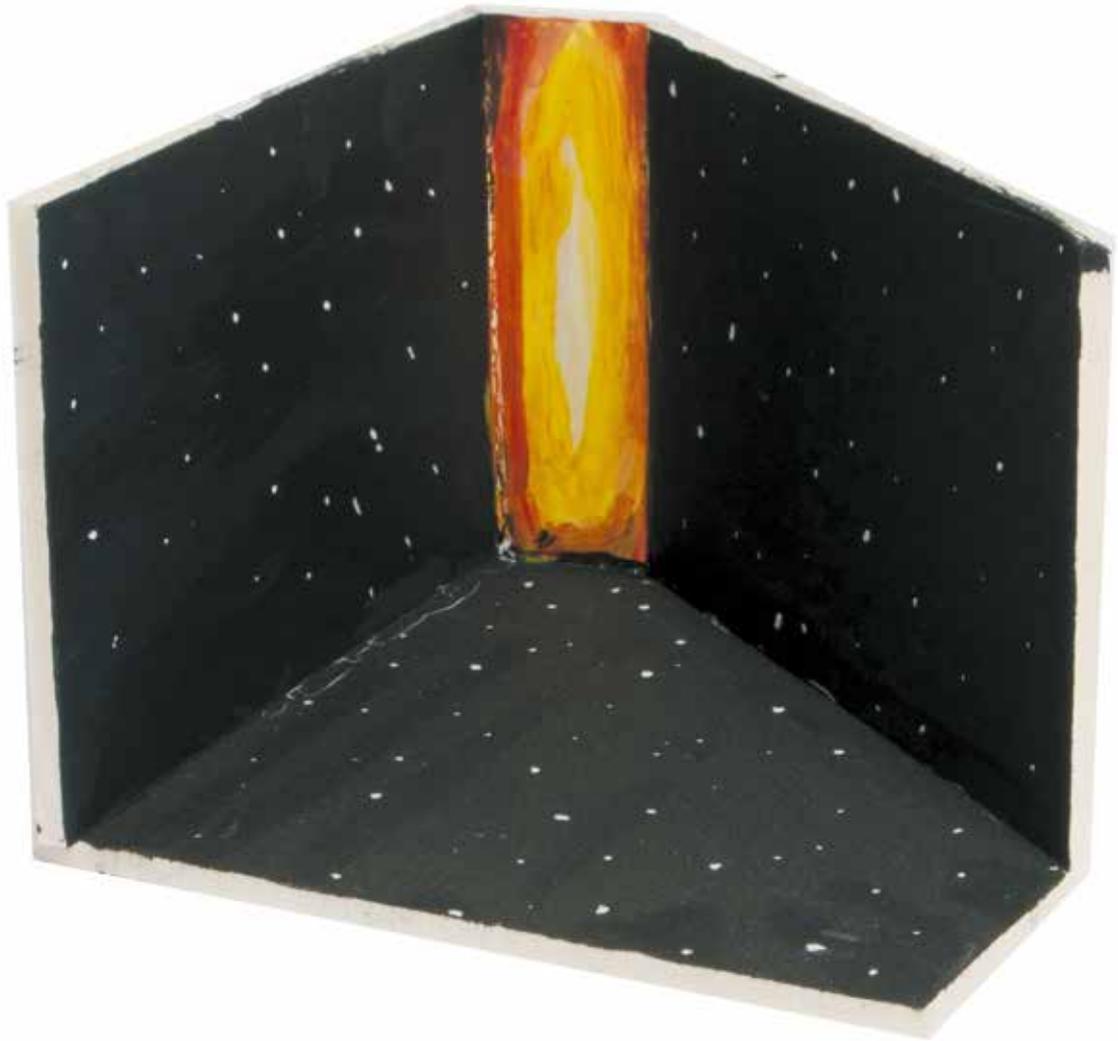
Puis Paul Newman-transformé-en-Charlton-Heston s'est arrêté d'un coup. Il a tourné lentement autour de la chaîne alpine 100% laine vierge qu'il venait d'ériger comme une pièce montée, a grimpé dans l'hémicycle au milieu des étudiants qui n'osaient toujours pas bouger et a regardé en silence son œuvre depuis là-haut en se tenant le menton. Il était tout échevelé mais très calme et ne ressemblait plus du tout à Paul Newman ni à Charlton Heston. C'était *Le Voyageur contemplant une mer de nuages* de Caspar David Friedrich.

Tout le monde était bouche bée devant le final de ce numéro spatio-temporel qui tenait à la fois de la science, de la magie, du burlesque et de l'art. Puis la cloche a sonné, le prof est redevenu Paul Newman et a rangé le ciseau dans son sac à dos avant de nous rappeler de ne pas oublier nos compas pour dessiner les pendages au prochain cours de stratigraphie. Du coup on a repris nos esprits. L'assistant de minéralogie est entré, il a fait un petit geste de la main pour s'éventer tout en levant les yeux au ciel, puis il est venu nettoyer le tableau noir et débarrasser les couvertures comme si de rien n'était. Le taux d'humidité dans la salle devait friser les 80%.

Je n'ai pas continué dans la géologie et j'ai oublié depuis longtemps tous les noms des fossiles et des nappes de charriage contenus dans les Alpes. Mais j'aime toujours l'esthétique des coupes géologiques et je porte encore des chemises à carreaux. Quand on m'a demandé d'écrire un texte pour une exposition qui allait traiter de – je cite la commissaire – *l'effacement du réel, le changement d'échelle et la reproduction*, je ne me suis pas trop posé de questions : ça correspondait exactement à mon épisode Syndrome de Stendhal géologique. D'autant plus que j'ai reçu dernièrement une grosse piqûre de rappel dans un Musée d'art contemporain voisin qui présentait un ensemble de grandes sculptures plates dans une de ses expositions. J'étais en train de zigzaguer entre les sculptures en découvrant ébahie les liens formels et sémantiques qui se dégageaient de l'ensemble, lorsque je suis tombée en arrêt devant une pièce qui m'a ramenée instantanément dans mon ancien amphî de géologie. C'était une couverture bleue posée par terre et régulièrement plissée. Avec comme titre : *C'était la mer*¹. J'ai presque écrasé une larve tellement je trouvais ça beau. J'ai pensé au grand numéro de Paul Newman avec son accent vaudois, à son Break Volvo bordeaux et à toutes les ammonites de l'ère secondaire que j'avais dessinées durant ces années désormais enfouies dans les plis d'une tranche de passé personnel tout à fait minuscule quand on pense au temps qu'il faut pour que se forme une chaîne de montagnes qui ne sera même plus là dans quelques millions d'années.

Obst macht fit!









Page 39
Obst macht fit!, 2014
Plastique sur plexiglas, 21 × 29,7 cm

Page 40
Cimaise intersidérale, 2012
Acrylique sur carton plume, 15 × 15 × 15 cm*

Page 41
Motif, 2014
Agitateurs de cocktail en plastique, 16 × 24 cm

Page 42
Surselva, 2014
Bois Latex, grillage, papier mâché, détail

Page 43
Radar Love, 2013
Terre carton, bois, peinture, 16 × 10 × 10 cm*

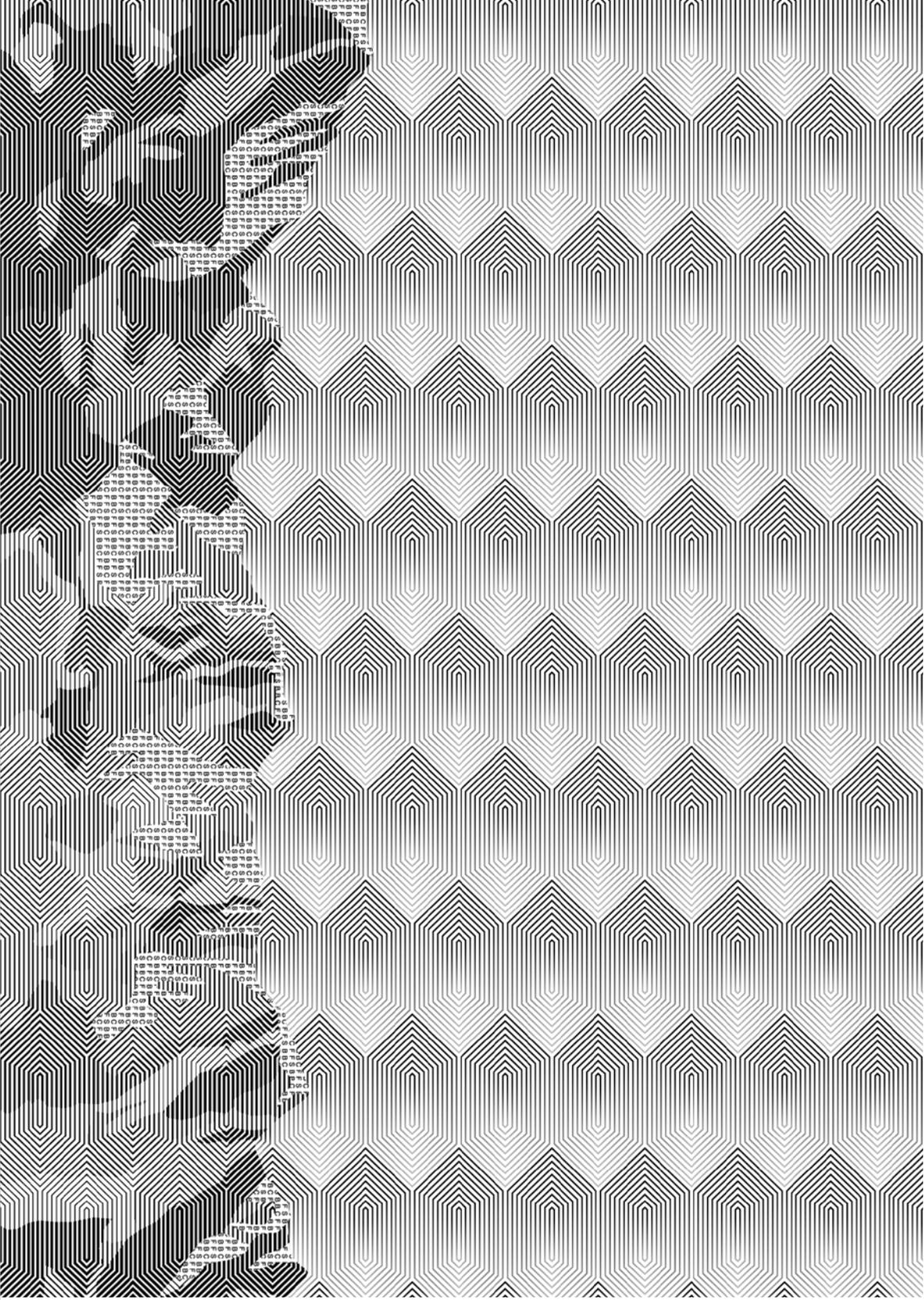
Page 44
Poissons, 2012
Photographie numérique, imprimée sur papier, 10 × 15 cm

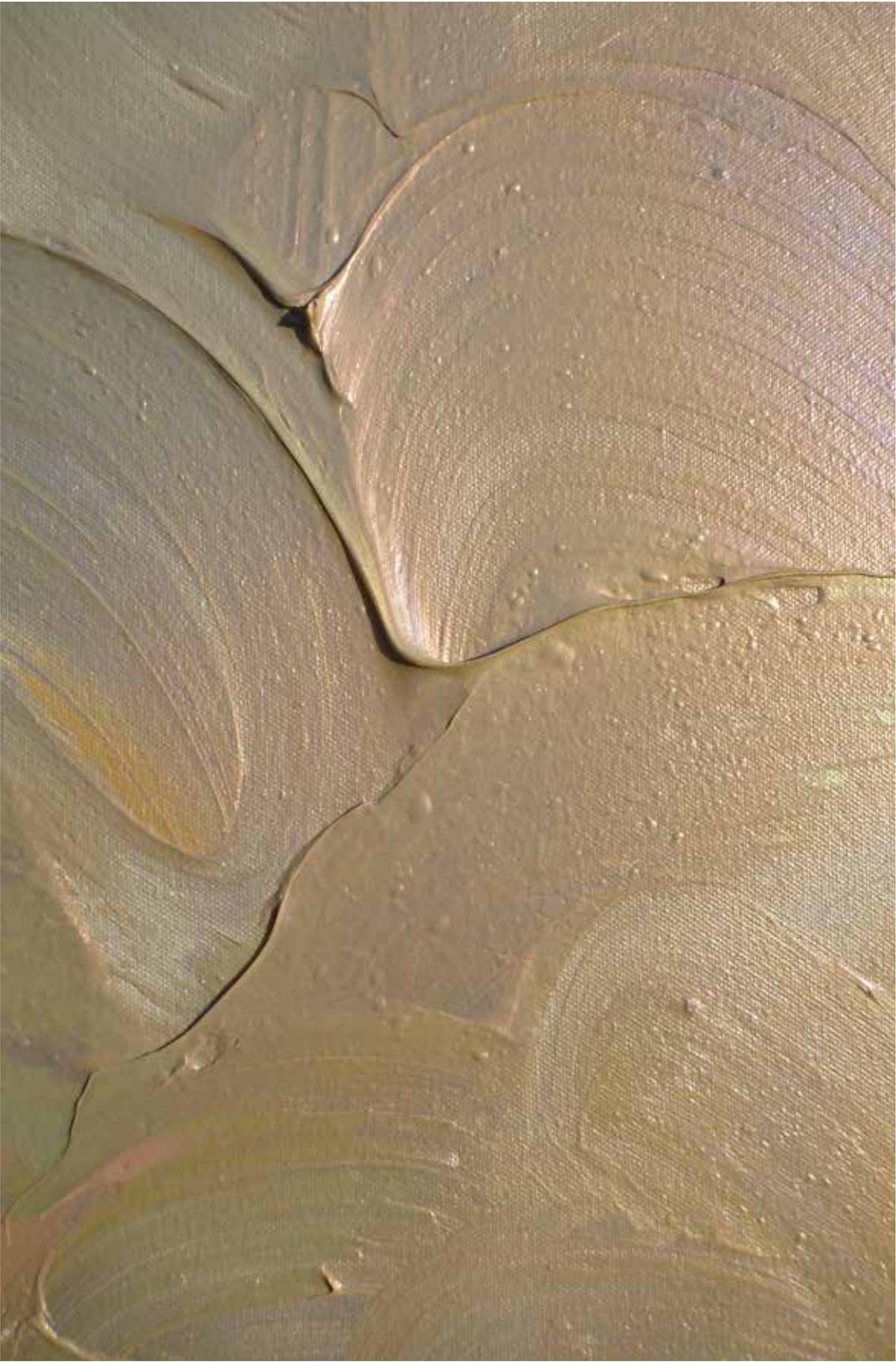
Page 45
Fiesta, 2013
Encre sur papier, 21 × 29,7 cm*

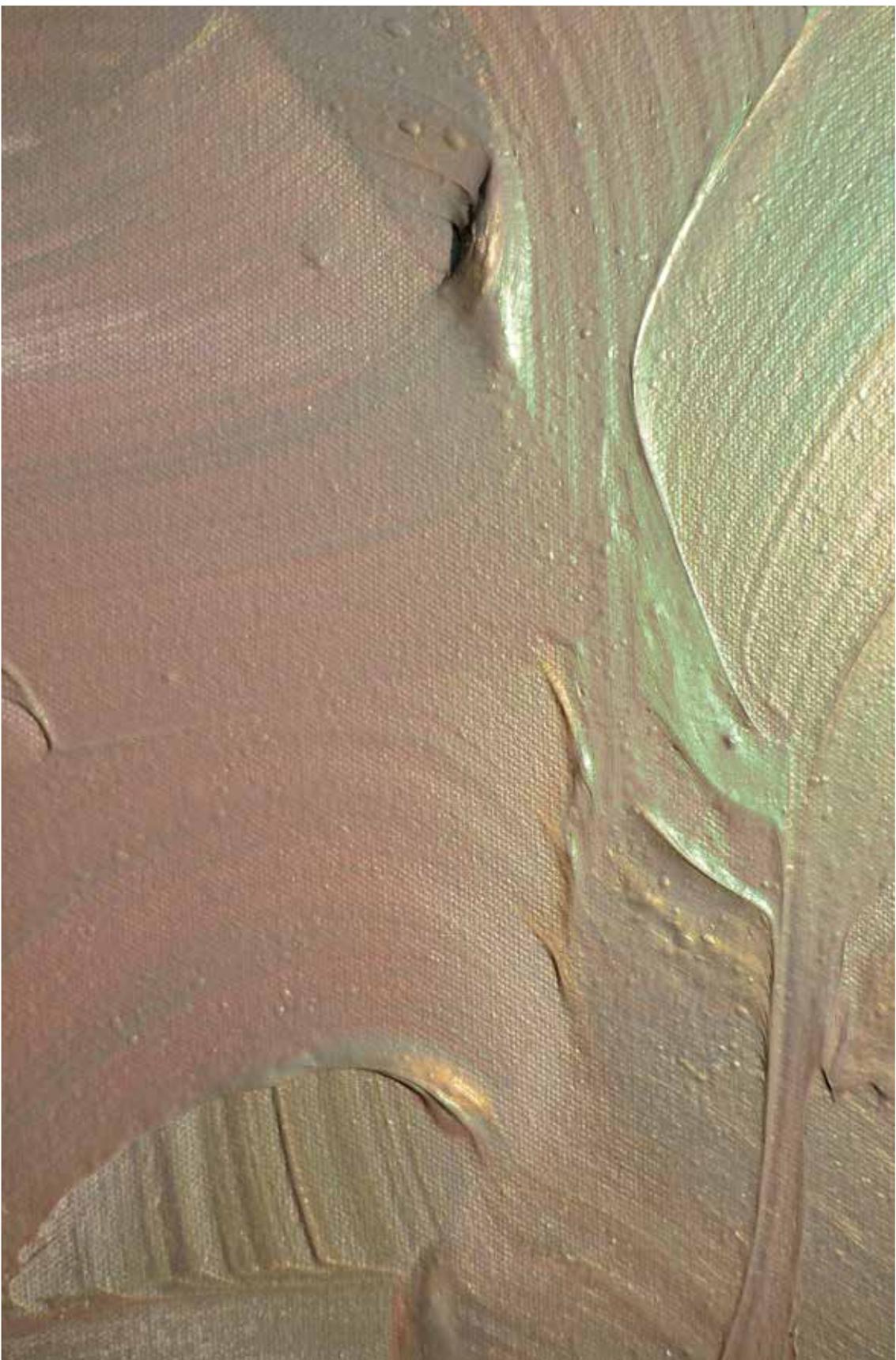
* Collection M^{me} Michala Ugnivenko

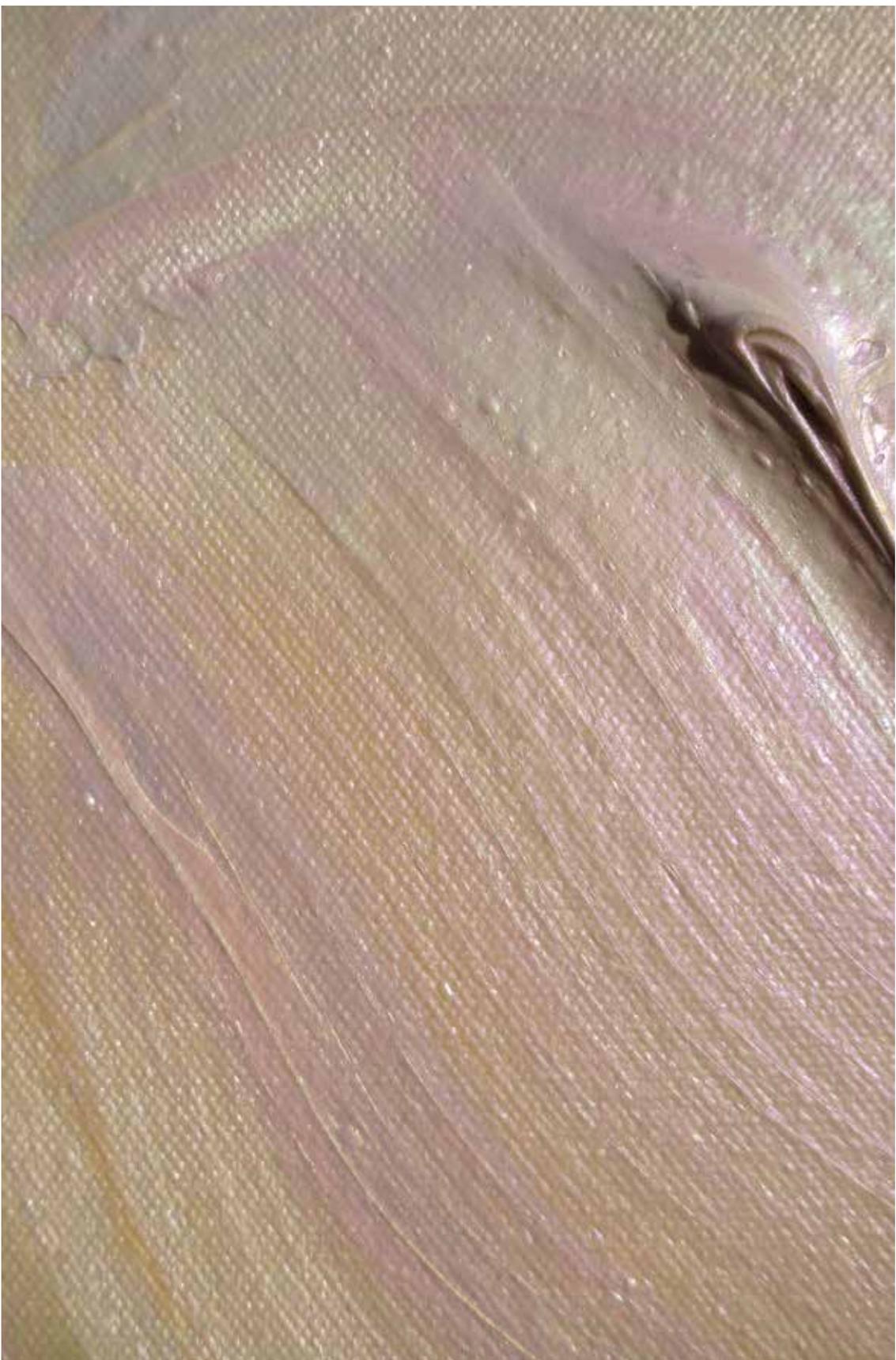
la condition du peintre

Dans un cul-de-sac de vallée australienne, Coyote peint l'entrée d'un tunnel sur un rocher, afin de leurrer Bip Bip. Il l'attend caché derrière un caillou. Bip Bip arrive en trombe et emprunte le tunnel sans difficulté. Stupéfait, Coyote ne peut que constater que son trompe-l'œil a plus que fonctionné. Pour s'en assurer, il entreprend à son tour de foncer à travers sa peinture. Evidemment, à peine entré en contact avec la paroi peinte, il s'esquinte le crâne et se retrouve par terre avec trente-six chandelles et quelques débris de roches comme seuls compagnons. Coyote le peintre a pour alternative de se résoudre à tendre un énième piège à sa proie ou de se féliciter de son propre talent. Sa peinture est une parfaite représentation de ce que lui-même ne pensait pas possible.









Page 49
NSW II, 2014

Page 50
Détail de *Situated Knowledge (Forsius)*, 2014
Acrylique sur toile

Page 51
Détail de *Situated Knowledge (Forsius)*, 2014
Acrylique sur toile

Page 52
Détail de *Situated Knowledge (Schiffmüller)*, 2014
Acrylique sur toile

Page 53
Détail de *Situated Knowledge (Schiffmüller)*, 2014
Acrylique sur toile

Page 54
Détail de *Situated Knowledge (Chevreul)*, 2014
Acrylique sur toile

Page 55
Détail de *Situated Knowledge (Chevreul)*, 2014
Acrylique sur toile

la sirène

Symbole de la séduction et de la fatalité, je la noie dans un verre. On ne noie pas une sirène.

Je tente toujours d'accéder à son inaccessibilité, moi le lamantin triste, qui rêve de devenir léopard de mer. Il faut me détacher de son chant. Je ressors la sirène du verre et constate qu'elle se multiplie encore et encore pour devenir un motif. La tempête se lève.











Cette édition rassemble les travaux des artistes qui ont participé à l'exposition *copié copié copié* présentée à la Villa Bernasconi de mai à juillet 2014. On y trouve des pièces de Nelly Haliti, Joan Ayrton, Linus Bill et Adrien Horni, Jonas Hermenjat et Stéphane Kropf, ainsi que les textes de Fabienne Radi. On y trouve aussi les installations des artistes qui ont participé au *Banquet*, exposition évolutive qui s'est déroulée durant le mois d'avril, et qui ont généreusement laissé des assises (les sièges sérigraphiés de Laure Marville) et des étagères enluminées (Jérôme Baccaglio). Ce ne sont pas toutes les œuvres présentées dans la Villa Bernasconi que l'on retrouve ici, ce ne sont même pas les objets présentés. Cette édition n'est pas un catalogue. Elle est une pièce de l'exposition.

Cette brochure a été réalisée pour préfigurer l'exposition. Pour l'inventer. Pour prolonger son souvenir. Elle est une étape de l'aventure qui précède chaque exposition, une fois que les invitations aux artistes sont lancées. Elle est une opportunité de réunir des documents, des images, des œuvres, des textes qui n'existeront jamais ensemble. Elle n'est pas l'exposition, ne la fait pas, elle en est une pièce détachée. C'est un objet de poche, avec du grain et parfois lisse.

Cette édition peut se lire comme un manga. Le titre est en 4^e de couverture et cette épigraphe en dernière page de garde est suivie d'un sommaire. Mais elle se lit de gauche à droite aussi, ce qui répondrait à une certaine chronologie. Mais ça n'a pas d'importance. La logique fonctionne dans un sens tout autant que dans l'autre. Il n'y a pas de genèse, l'origine est partout, à tout moment. Chaque page est un original, un modèle, une réplique et enfin un paysage. copié, copié, copié.

Hélène Mariéthoz

Impressum

Cette publication a été réalisée par la
Ville de Lancy dans le cadre de l'exposition
copié, copié, copié présentée à la Villa
Bernasconi du 24 mai au 20 juillet 2014.

Crédits photo : pages 59–65, Dylan Perrenoud
Design : Schaffter Sahli
Impression : Noir sur Noir

Ville de Lancy



copie

copié

copié